

Le combat des îles



L'île Vaihiti était perdue au milieu de l'océan Pacifique. De cette île s'élevaient les chants des habitants et ceux de la nature. Le soleil brillait et illuminait les yeux des enfants. Les oiseaux sifflaient, perchés sur les plus hautes branches du grand arbre qui ombrageait la cabane centrale du village.

L'un d'eux prit son envol et alla se poser sur une fenêtre de la plus grande habitation. Il commençait à peine à entamer son chant qu'une main massive le captura brutalement. Le poing serra la douce mouette, la souleva et l'amena jusqu'à une paire d'yeux. Un visage aux traits durs sortit de l'ombre. Son regard flamboyant lançait de cruels éclats. Il était vêtu de parures majestueuses, mais étrangement ternes. Scrutant l'oiseau impuissant et agonisant, l'homme murmura presque pour lui-même :

-Je ne veux pas être dérangé. Comment oses-tu, animal insignifiant ?

Monovai serra l'oiseau plus fort dans ses mains puissantes, jusqu'à ce que l'oiseau lâche un cri strident.

-Mouette stupide ! Va dire à tous les autres que le prochain qui pose, ne serait-ce qu'une plume, sur cette fenêtre, le paiera de sa vie !

Et, sans lui jeter de dernier regard, il lança la pauvre bête meurtrie à travers l'ouverture de la demeure. Tandis qu'il retournait s'asseoir dans l'obscurité, elle toucha le sol de son doux plumage, sans bruit. Quelques

villageois aperçurent le petit corps blanc inerte et baissèrent les yeux : ce ne serait ni le premier ni le dernier des accès de colère de leur chef.

À côté de l'île Vaihiti vivait un autre peuple, sur l'île Ahei, dont le chef était un tout jeune homme. Comme tous les matins, Tereva était monté sur la montagne. Il aimait dominer du regard son île, sentir le vent dans ses cheveux. Plus il montait vers le ciel, plus il espérait se faire entendre des dieux, ou peut-être de son père, qui sait ? Il dirigea ses yeux vers les nuages et entama sa prière. Il pria pour son île, pour ses voisins, pour son village, et pour son père, mort depuis peu et qui lui avait laissé la charge de son île. Quand il eut fini, apaisé et confiant, il se releva et se tourna vers l'océan. La barrière de corail et le dieu de la mer protégeraient son île.

Tereva avait l'âme d'un chef. Il était respectueux, ambitieux et ferme. Son visage était doux comme celui d'un enfant et formait un étrange contraste avec ses grands yeux noirs au regard perçant et vif, dans lequel brillait une lueur sage et intelligente. Plongé dans ses pensées, il n'entendit pas arriver sa jeune sœur. Quand elle lui toucha délicatement l'épaule, il sursauta.

-Je suis désolée de t'avoir fait peur, mon frère.

-Ne t'en fais pas. Je méditais. Tout est si compliqué depuis que notre père n'est plus là... Je me sens si désarmé parfois.

-Tu ne seras jamais seul, Tereva. Je t'aiderai. Je te seconderai.

-Je sais, Euphyllia. Mais pourquoi es-tu montée ici ?

-C'est à cause de Monovai, le chef de notre île sœur. Il demande à nous voir. Il ne m'inspire pas confiance. Certains dans le village disent même qu'il est fou. Et je les crois, Tereva. Quelque chose dans ses yeux me fait peur.

-Allons-y. Et restons sur nos gardes.

S'élançant dans les hautes herbes, pieds nus, la jeune fille dévala les pentes, sautant de rochers en rochers, enjambant les rivières, cueillant des fleurs ici et là et les plaçant délicatement dans sa longue natte. Son frère la regardait avec tendresse, la suivant de près.

Quand ils arrivèrent enfin au village, les pommettes d'Euphyllia avaient légèrement rosé et elle était essoufflée. Elle alla vite se changer

avant de paraître devant le chef redoutable. Tereva revêtit le costume des grandes occasions, que ses ancêtres avaient porté, puis s'installa dans la cabane où s'étaient déjà regroupés le sage du village, Sensei, et Euphyllia.

Monovai apparut alors dans l'entrebâillement de la porte, suivi par un serviteur. Un silence tendu envahit alors l'espace. Les saluts furent brefs.

-Tu voulais nous parler de quelque chose, entama Tereva. Nous t'écoutons.

-On m'a appris que ton père était mort depuis peu. Je viens te présenter mes condoléances, mais surtout mon aide. Vois-tu, je sais beaucoup de choses... l'art de la guerre et du commandement entre autres. C'est pourquoi je viens te proposer de me céder la direction de l'île Ahei, le temps que tu complètes ton éducation à mes côtés. Tu retrouveras le pouvoir dès que tu auras acquis l'expérience suffisante.

Les deux jeunes gens étaient sidérés. Abandonner leur belle île à cet homme ? Jamais ! D'un œil entendu, il se tournèrent vers Monovai.

-Monovai, ma sœur et moi sommes certes jeunes, mais soutenus par le sage du village, nous saurons gouverner notre île. Nous te remercions cependant de ta généreuse proposition.

Hochant la tête en signe d'approbation, Sensei soutint le regard noir du chef furieux. Il ne lui faisait pas confiance non plus. Les yeux de Monovai le trahissaient : ils brillaient de cupidité.

-Vous refusez ? cria Monovai, hors de lui. Eh bien nous verrons qui de nos deux peuples est le plus fort. Je déclare la guerre à l'île Ahei ! Je ne vous laisserai de répit que lorsque vous vous soumettez à moi!

De retour sur l'île Vaihiti, Monovai passa en revue ses embarcations, pour la plupart de petites pirogues. Seule la sienne était belle et solide, avec une voile suffisamment grande pour donner puissance et vitesse au bateau. Il pourrait placer des dizaines d'hommes sur ce bateau. Mais il en aurait fallu d'autres comme elle...

Le lendemain, chaque île fit des sacrifices aux dieux. Sous un ciel orageux, les deux camps s'affrontèrent. Le dieu des mers se déchaîna et fit naître des vagues hautes comme des montagnes. Même le tonnerre s'abattit sur les embarcations. Les hommes criaient, les armes s'entrechoquaient. Tout n'était plus que chaos. Le sang coulait dans

l'océan, des corps inertes flottaient à la surface. Les deux peuples durent finalement rentrer, les mains en sang et le cœur amer.

Furieux à l'idée qu'un peuple soit aussi fort que le sien, Monovai réunit tous les siens :

-Villageois, l'heure est grave, clama-t-il. Il en va de notre honneur, car nous n'avons pas vaincu. Or nous avons besoin de terres et de nous installer sur de plus vastes espaces à exploiter. Il nous faut conquérir l'île Ahei ! Mettons-nous tout de suite au travail, reconstituons notre flotte ! Et pour démoraliser nos ennemis, rendons notre île plus splendide encore. Que les maisons soient ornées de coraux ! Qu'on fasse entendre les éclats de nos fêtes jusqu'à l'oreille de nos ennemis !

En habile meneur d'hommes qu'il était, Monovai réussit à redonner de l'efficacité à la population. Sans plus attendre, les villageois s'employèrent à obéir à leur chef.

Alors ils commencèrent par couper les arbres.

Des dizaines, puis des centaines d'arbres.

Bientôt il n'y en eut presque plus.

Les chants matinaux des oiseaux perchés sur les branches disparurent progressivement.

Les animaux ne trouvèrent plus refuge sous les voûtes de verdure ombragées, ni dans les troncs des vieux arbres, couverts de fleurs.

La végétation cessa de déployer son luxe et sa fraîcheur.

Mais enivré par sa volonté de puissance, Monovai se moquait bien de ce qu'il adviendrait.

Sur l'île Ahei, on commençait à s'inquiéter. Les pêcheurs, qui revenaient quotidiennement de leur travail, racontaient que le paysage de l'île Vaihiti avait changé, que l'eau autour du lagon perdait sa limpidité, que des pirogues ne cessaient de s'affairer près du récif. Pire, les plongeurs avaient l'impression que les poissons et les coraux multicolores laissaient place à des poissons aux teintes sombres et à des algues ternes.

Alors Tereva envoya secrètement un de ses hommes. Quand ce dernier revint devant son chef, il paraissait bouleversé :

-Le peuple voisin semble avoir perdu la raison. Il saccage la terre

et la mer. Depuis le combat, sa rancœur se nourrit de la destruction de son île, qui est presque nue désormais. Des terrains, que ne retiennent plus les arbres, s'effondrent. Les rivières s'envasent et les habitants commencent à manquer d'eau potable.

-On ne peut pas laisser Monovai continuer ! s'inquiéta Euphyllia. Il met en danger le bien-être des habitants et la beauté de la nature. Nous sommes tous en danger !

-Je sais bien, Euphyllia, répondit avec consternation Tereva. Mais comment réagir ?

-Nous avons promis à père que nous veillerions sur l'île. Il est temps de le prouver. J'irai sur l'île Vaihiti et j'irai parler Monovai.

-Il en est hors de question, déclarèrent fermement Tereva et le vieux Sensei.

Euphyllia savait bien qu'elle ne ferait pas plier son frère. Aussi décida-t-elle de se rendre secrètement sur l'île voisine. Elle partit au petit matin sur une pirogue. Sitôt le soleil levé, elle se présenta au village où on la conduisit jusqu'à Monovai.

Elle entra dans la demeure du chef, partagée entre l'indignation et la peur. Bien qu'il lui fût impossible de distinguer le visage du chef dans l'obscurité, Euphyllia prit la parole :

-Monovai, ne vois-tu donc pas ce que tu es en train de faire subir à ton peuple et à ton île ? Tout se dégrade, tout va périr ! Je suis ici pour te proposer à mon tour d'unir nos forces, afin que nos deux peuples prospèrent.



-Crois-tu pouvoir conseiller un chef puissant tel que moi, jeune fille arrogante? Pour qui te prends-tu ? Je n'ai pas besoin de toi ni de personne. Retourne d'où tu viens.

Mais Euphyllia s'enflamma, convaincue :

-Avec mon frère et tout notre peuple, nous avons aménagé des jardins odorants, fertilisé les sols, développé des cultures qui subviennent à nos besoins. Ensemble nous faisons régner un climat de célébration de la nature, de vie en harmonie avec elle. Laisse-moi te montrer, je saurai rendre à ton île sa beauté.

Le rire sarcastique de Monovai retentit dans toute la cabane :

-Sache que je ne considérerai jamais quelque chose comme suffisant à mes besoins. Je veux étendre mon pouvoir, gagner ton île et l'exploiter ! Tu n'as pas saisi la chance que je te donnais de partir. Eh bien tant pis pour toi !

Se tournant vers sa garde :

-Enfermez cette jeune impétueuse! Attachez-lui les mains et les pieds ! Qu'elle ne voie plus jamais la lumière du soleil et qu'elle ne sente plus jamais sa chaleur sur sa peau !

Euphyllia, saisie par les poignets par des hommes brutaux, se débattit, cria, protesta. Ils conduisirent la jeune fille hors du village et l'attachèrent, éplorée, dans une grotte humide, avant de s'en aller.

Quand la nuit tomba et que la lune fut cachée par d'épais nuages orageux, un homme vint couper les liens qui retenaient la jeune fille et l'aida à se relever. Il avait été ému par la sincérité de son discours et par son beau visage en larmes. Ils sortirent discrètement de la grotte et se mirent à courir, se tenant par la main. Leurs silhouettes à peine visibles progressaient dans la nuit noire, se dirigeant vers la plage. L'homme choisit une pirogue de course et fit embarquer Euphyllia. Détachant le nœud qui retenait le bateau, Aretini plongea ses yeux dans ceux de la jeune fille en murmurant :

-Comme tous les habitants de mon île, je me suis laissé emporter par cette même soif de pouvoir qui consume notre chef. Mais je le défierai. Je ferai comprendre à mon peuple l'importance de préserver notre récif et de la nature. Tu m'as ouvert les yeux, et je t'en remercie. Je poursuivrai sur mon île le travail que vous avez commencé, ton frère et

toi. Je te le promets. Et nous nous retrouverons.

Souriante et soulagée, Euphyllia s'éloigna du rivage. Mais la mer était agitée et la jeune fille dut déployer ses dernières forces pour maintenir sa pirogue dans la bonne direction. Cette nuit-là, les vagues et le vent n'eurent pas plus de pitié que le cruel Monovai et assaillirent l'embarcation. La mer déchaînée s'abattit sur Euphyllia, l'aveuglant et l'étouffant. Pourtant elle arrivait ! Elle rentrait chez elle !

Cependant, Tereva, tourmenté par la disparition de sa sœur, avait sillonné le lagon durant tout le jour. En cette nuit éclairée par intermittence par la lune, il aperçut enfin au milieu des vagues une voile blanche.

-Euphyllia ! hurla-t-il, ramant de toutes ses forces.

Il sortit alors du lagon dans l'océan déchaîné. Mais au moment où il allait s'approcher de la pirogue, une vague gigantesque et puissante submergea les deux embarcations. Les deux jeunes gens réussirent à agripper leurs mains, mais incapables de retrouver leur souffle, ils fermèrent leurs grands yeux brillants de détresse et disparurent dans l'amer océan.

Lorsque Aretini apprit que ni Euphyllia ni Tereva n'étaient revenus sur leur île, il s'employa à renverser Monovai, tout en gagnant l'amitié et l'admiration des femmes et des hommes des deux îles. Les deux peuples s'accordèrent sous son gouvernement à protéger tous les êtres vivants, ainsi que la beauté des terres et des mers. Et en hommage à la belle jeune fille qui avait éclairé son cœur et son esprit, Aretini donna à une espèce de corail le nom d'Euphyllia, corail qui brille encore sous nos yeux dans les profondeurs marines.



Mais pour combien de temps encore ?

Images 1 et 2 : photographies personnelles
Image 3: <https://lh3.googleusercontent.com/>